

coup plus qu'il ne l'avait pensé jusqu'en 1927 la politique stalinienne. Il considéra que l'opposition avait voulu combattre un processus social beaucoup trop important pour qu'elle ait eu quelques chances de l'emporter. Mais cela n'empêchait pas qu'il y eut une solution *politique* au problème soviétique, et de ce point de vue le *cadre théorique général dans lequel il appréciait la situation intérieure russe et la situation internationale n'était pas remis en question*. Quelle était la nature, quel était le fondement, en dernière analyse, des « conditions objectives » qui avaient en fin de compte déterminé son échec ? De ce point de vue, il ne vit pas de solution de continuité dans son analyse, simplement, il fut amené à reformuler les données du problème, en approfondissant l'étude du phénomène bureaucratique. Au fil de son analyse sans cesse précisée de l'évolution de la situation intérieure et internationale, il fut amené à changer l'orientation de ses perspectives politiques, non sans en avoir longuement pesé les implications et la portée.

La plate-forme de l'opposition de gauche avait repris et systématisé dans le cadre d'un programme politique les thèmes mis en avant en 1923 par Trotsky dans son étude des causes qui rendaient impérative une nouvelle orientation du parti. Avec la fin de la guerre civile, le parti entra dans une nouvelle phase historique, qui rendait caduques les vieilles méthodes du parti, qui avait été amené par la force des choses à se substituer au prolétariat, à instaurer ce que Mosche Lewin appela « une dictature dans le vide ». En temps de paix, les mesures qui avaient été indispensables pendant le communisme de guerre devenaient nuisibles ; l'autorité de la vieille garde, qu'elle voulait conserver incontestée, l'infiltration dans le parti des méthodes administratives de l'appareil d'Etat, la composition sociale défavorable du parti constituaient les sources essentielles de la bureaucratisation. La vieille garde n'était pas prémunie par la « tradition bolchevique » contre les déviations et le conservatisme ; la restauration progressive de la démocratie au sein du parti, qui était devenu un organisme fonctionnant à deux étages, celui où l'on décide et celui où l'on exécute, constituait la seule garantie tant contre le bureaucratisme que contre le fractionnisme, et la seule possibilité d'éviter les déviations dans un parti obligé de monopoliser la vie politique. D'autant plus que la réintroduction du capitalisme avait fait renaître les différenciations sociales, donnant naissance à des intérêts sociaux très difficilement conciliables. En 1927, les tares du parti s'étaient considérablement aggravées, mais l'opposition ne doutait pas de pouvoir les combattre *sans porter atteinte à l'unité du parti*. Pourtant il était trop tard désormais pour restaurer le parti *de l'intérieur*, soit par « en haut », comme l'avait voulu Lénine, en épurant et en réorganisant l'appareil, soit par « la base », en prolétarisant le parti et les instances dirigeantes. La classe ouvrière demeurait indifférente aux secousses qui ébranlaient le parti, l'emprise bureaucratique était trop importante. Dès lors il fallait changer de stratégie ; il fallait que l'opposition sorte de l'impasse dans laquelle elle s'était engagée, se faisant prisonnière de la discipline de parti. Il fallut envisager des mesures d'une autre envergure ; mais il y avait à cette nouvelle orientation de la politique de Trotsky des prémisses d'ordre théorique. Le problème n'était plus de savoir si l'on pouvait lutter contre la bureaucratie par des mesures politiques énergiques à l'intérieur du parti, mais

de déterminer quelle *était la nature de classe de l'Etat soviétique*, et à partir de là quelle serait la nature du combat à mener.

Quelles étaient les raisons profondes des distorsions qui existaient entre les principes et les faits, pourquoi la bureaucratie avait-elle vaincu non seulement l'opposition, mais le programme de Lénine, et son parti ? Comment l'« arrière-train plombé de la révolution » s'était-il trouvé plus lourd que sa tête ?

L'Etat soviétique possédait, du fait de son caractère de pont entre le capitalisme et le socialisme, un caractère double : il était « socialiste » dans la mesure où il défendait l'appropriation collective des moyens de production, et « bourgeois » dans la mesure où « la répartition des biens avait lieu d'après les étalons capitalistes de valeur, avec toutes les conséquences découlant de ce fait ». Cet « Etat bourgeois sans bourgeoisie » se révéla incompatible avec une démocratie soviétique authentique. Il réussit à maintenir la propriété socialisée contre les assauts des forces contre-révolutionnaires, mais il échoua à résoudre le problème de l'inégalité dans la sphère de la consommation. « Si l'Etat, au lieu de dépérir, devient de plus en plus despotique, si les mandataires de la classe ouvrière se bureaucratisent, tandis que la bureaucratie s'érige au-dessus de la société rénovée, c'est en vertu de l'inflexible nécessité de former et d'entretenir une minorité privilégiée, tant qu'il est impossible d'assurer l'égalité réelle. » Plus la société est arriérée, et plus ce processus est inévitable. Marx n'avait-il pas écrit que, sans le développement des forces productives qui constituait l'indispensable soubassement matériel du communisme, on ne ferait que « socialiser l'indigence », et en conséquence « ressusciter tout le vieux fatras » ? Les mesures purement politiques à l'intérieur du parti préconisées par Lénine, puis par l'opposition de gauche, pour surmonter les « déformations bureaucratiques » n'auraient pu être réalisées que dans le cadre d'une révolution internationale ; du fait de l'isolement, l'arriération du pays était redevenue le problème principal. La trêve accordée à la bourgeoisie par la social-démocratie était devenue, avec la politique de l'internationale stalinienne, une période historique, et il avait fallu renforcer l'Etat pour garantir les privilèges de la couche sociale au pouvoir : « exploitant le désarroi et la passivité de la classe ouvrière, dressant les plus arriérés contre les plus avancés, s'appuyant toujours plus hardiment sur le koulak et de façon générale sur l'allié petit-bourgeois, la bureaucratie parvint à triompher en quelques années de l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat ».

Ainsi, la raison historique profonde de l'échec de l'opposition et de l'aggravation de la contradiction qui existait entre la sphère de la production et celle de la répartition se trouvait dans le retard de la révolution mondiale. La position internationaliste que Trotsky n'abandonna jamais, lui permit d'éviter les deux attitudes de ceux qui, dans la mesure où l'Etat soviétique ne correspondait pas à la « norme », lui tournèrent le dos pour se faire les chantres désenchantés de l'impossibilité du socialisme, se réfugiant dans le giron du « pessimisme » bourgeois, et de ceux qui, dans la mesure où c'était l'Etat issu d'Octobre, s'abstinrent de toute critique sacrilège ou finirent par se rendre aux raisons de Staline. Aussi put-il dénoncer la ligne politique stalinienne sans sombrer dans le fatalisme, ou dans le révisionnisme qui donna naissance à l'aberrante théorie du socialisme dans un seul pays. Ses textes constituent la seule interprétation